Vivent les langues mortes !

« Aux yeux des profanes, le latin et le grec peuvent sembler bien inutiles. Et il est normal de s'étonner : quel privilège possèdent donc ces deux langues mortes, qui ne nous permettent plus de communiquer avec personne ? Et qu'a-t-on gagné quand on a consacré son temps à ânonner ces textes vieux de tant de siècles, alors que l'urgence de la vie pratique vous guette ?

On a gagné, en fait, l'art de maîtriser sa propre langue et de mieux mener sa pensée ; on a gagné un trésor de signes et de symboles qui seront l'armature de la vie intérieure ; on a gagné d'être soi-même plus capable et mieux préparé à tout.

On ne peut pas apprendre le latin ou le grec par simple imitation ou accoutumance : on est forcé, ici, d'analyser, et de prendre conscience de ce que sont un mode et un temps, de repérer les mots qui vont ensemble et qui s'accordent. On est obligé d'aller lentement, de comprendre. Du coup, on prend l'habitude de contrôler ce que l'on dit soi-même et ce que disent les autres, avec la même exigence et avec le même désir de dégager un sens. Hélas ! point n'est besoin de rappeler combien les jeunes, à l'heure actuelle, sont démunis à cet égard. Aussi voit-on, depuis quelques années, des scientifiques et des industriels, lassés de trouver des gens incapables de rédiger, d'ordonner des arguments, ou de convaincre un acheteur, qui réclament avec force un retour aux humanités. Or ce souci pratique qui apparaît dans les entreprises n'est encore qu'un aspect bien secondaire : la vie du citoyen, la vie de l'individu ne réclament-elles pas, de façon plus urgente encore, cette clarté de l'esprit et de la parole ?

Mais cet apprentissage se fait, de plus, à travers des textes, où les idées dont vit notre civilisation apparaissent dans leur clarté première.

Comprendre la politique actuelle, avec ses informations partisanes et contradictoires, noyées dans une constante propagande en vue d'élections à venir, n'est certes pas à la portée de tous : le monde de la cité grecque, les principes de la cité athénienne, les dévouements du civisme romain, ou même les intrigues nouées autour des empereurs, habituent l'esprit à juger de tout cela dans la sérénité, en lui fournissant du recul et des repères. D'abord, ces textes ont l'avantage d'être encore simples. Mais ce n'est pas la seule raison. Car on ne se demande pas assez pourquoi ces deux littératures - et en particulier celle de la Grèce, qui n'a jamais régné sur l'Europe - ont été ainsi adoptées, imitées, continuées, par tous les peuples de l'Europe. La seule explication est que les Grecs et les Romains ont précisément souhaité s'exprimer d'une façon qui soit accessible à tous, valable pour tous, universelle.

Et l'on découvre là un apport bien plus grand encore de l'étude de ces textes. Car ils offrent non seulement dans le domaine des idées, mais dans celui de la vie affective et morale, toute une série de symboles, que peu à peu l'élève fait siens. Il en retiendra sans doute peu : juste ce qui l'aura frappé un jour au passage ; mais voilà qu'il aura accru le champ de ses petits amis ou de ses proches, en y incluant Antigone, Socrate, Didon et Énée. Pour parler de la guerre, du dévouement, de l'amour ou de la mort, les auteurs d'hier et d'aujourd'hui n'ont pas trouvé de signes plus saisissants.

Je n'ajouterai qu'un mot : cet héritage est la tradition commune de l'Europe. Hier encore, les jeunes des divers pays européens puisaient dans ces études des images, des souvenirs, des modèles, qui leur étaient communs. Est-ce bien le moment d'y renoncer ? En fait, on sacrifie trop souvent ces études à des soucis d'utilité immédiate, ou à des calculs d'horaires, quand ce n'est pas à de vulgaires calculs d'économie, pour éviter d'avoir à payer un enseignement destiné à une minorité.

À mon avis, il est urgent de réagir. Il nous faut, à nous qui connaissons l'enjeu du combat, obtenir de l'administration qu'elle remédie à une crise dont elle est largement responsable. Mais il faut aussi que chacun, s'il le peut, nous aide, et tienne compte, pour lui-même, de ce que ces études représentent. Je sais que ce sera pour l'élève un effort, et un détour par rapport au métier pratique ; mais ce sera - l'expérience le montre assez - un détour payant. J'ai enseigné toute ma vie ; et j'en mettrais ma main au feu. »

J. de Romilly (1910-2013)
Professeur de Grec à la Sorbonne
Membre de l'Académie française